

ANDRÉ FRANQUEVILLE

Deux cas d'évolution de la population rurale dans le sud du Cameroun

Cet article a pour objet de comparer les résultats de deux séries de recherches géographiques. Les premières, menées voici une douzaine d'années en vue de la publication de l'*Atlas des structures agraires au sud du Sahara*, avaient permis de réaliser l'étude monographique de deux villages du sud du Cameroun : Mom, en zone forestière bassa [J. Champaud 1970, 1973], et Zengoaga, au contact forêt-savane [J. Tissandier 1969]. Les secondes, ayant pour objectif d'observer les mouvements migratoires dans la région de Yaoundé, ont été conduites par nous en 1974-75. Disposant donc de bases sûres et détaillées sur Mom et Zengoaga — possibilité rarement offerte —, nous avons pensé qu'il serait intéressant d'étudier l'évolution démographique de ces villages durant la période qui s'était écoulée entre les deux séries d'enquêtes¹. Certes elles ne relevaient pas du même dessein. Si la connaissance des mouvements migratoires était expressément le but des secondes, les premières, essentiellement des études de terroir, ne fournissaient guère de données sur les déplacements de population ; en revanche, elles dressaient de façon très précise un état de la population des deux villages, à partir duquel il devenait possible de réaliser une analyse démographique longitudinale qui pouvait se révéler riche d'enseignements.

Au sud-ouest de Yaoundé (50 km à vol d'oiseau), à l'intérieur de la forêt camerounaise, Mom (cf. Fig. 1) faisait figure en 1963 de gros village avec ses 649 résidents permanents (à titre de comparaison, Makak, chef-lieu de l'arrondissement situé à 22 km plus à l'ouest, en compte moins de 2 000). Dans leur quasi-totalité, les habitants de Mom appartiennent à l'ethnie Bassa qui occupe une aire très vaste entre Yaoundé et Douala. Comme la plupart des Bassa, et contrairement aux autres habitants de la forêt, ils

1. Les enquêtes sur le terrain ont été menées en janvier 1964 à Zengoaga (département de la Haute-Sanaga) par J. Tissandier, en janvier 1975 par nous; en juillet-août 1963 à Mom (département du Nyong-et-Kellé) par J. Champaud et en avril-mai 1975 par nous. Nous avons été aidé dans la réalisation de ces enquêtes par H. Elingui, assistant technique, et A. Biyole, aide technique de l'ORSTOM. Les auteurs ayant eu l'amabilité de mettre à notre disposition leurs dossiers de base, il devenait dès lors relativement aisé de suivre dans le temps et dans l'espace ces deux populations rurales.

15 Sep. 1980
O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 10.089
Cote : B

132

15 SEP. 1980
Collection de Référence
n° 10.089 Geogr.

pratiquent une agriculture avant tout vivrière. Manifestant, selon l'expression de J. Champaud, une sorte de refus de l'agriculture de plantation, notamment de la culture du cacao, les habitants de Mom tirent le plus clair de leurs revenus monétaires de la vente des produits du palmier élaïs (huile et vin de palme, palmistes), qui pousse ici, à l'état spontané, et accessoirement de celle de produits vivriers. Tous ces produits sont commercialisés soit à Yaoundé (68 km par la voie ferrée), soit sur le marché mensuel de Minka (gros bourg voisin, 11 km à l'ouest), ou sur celui d'Otélé (9 km à l'est) — dont l'animation dominicale, due à la présence d'une mission catholique importante, est une occasion d'échanges —, soit encore une fois par mois au marché du village même.

Ces échanges, qui intéressent d'ailleurs peu le chef-lieu d'arrondissement, sont facilités par le fait que Mom est situé sur la voie ferrée Douala-Yaoundé. C'est en effet au chemin de fer que le village doit pour une bonne part son importance, sinon son existence, comme en témoigne l'appellation de Mom-Gare qu'on lui donne souvent, le distinguant ainsi de Mom-Brousse ou Mom II, à quelques kilomètres plus au nord. L'arrivée du train déclenche toujours une subite animation et fournit l'occasion d'un bref marché où l'on propose aux passagers beignets, canne à sucre et vin de palme. En 1963, près de 13 000 voyageurs fréquentaient cette gare d'importance moyenne d'où 318 tonnes de marchandises, dont 140 tonnes d'huile de palme, étaient expédiées en direction de Yaoundé.

L'ancienne administration coloniale avait besoin de bras pour l'entretien de la voie ferrée (la piste carrossable ne fut créée que plus tard) et pour l'approvisionnement en bois des locomotives ; aussi avait-elle fortement encouragé le rassemblement d'une population dont l'habitat originel n'était pas moins dispersé que ses palmiers, et qu'il était ainsi plus facile de contrôler. La répression de la rébellion upéciste², qui ravagea la région dans les années précédant immédiatement l'Indépendance, agit dans le même sens : Mom fut l'un des lieux de regroupement de la population. Enfin, aujourd'hui, mouvement plus spontané, les habitants des villages voisins subissent l'attrait des équipements dont est pourvu le village : deux écoles confessionnelles (catholique et protestante), deux missions (Église catholique et Église presbytérienne camerounaise), plusieurs boutiques et bars. Tout cela contribue à un certain rayonnement de Mom sur les villages voisins plus isolés et moins bien équipés, lui conférant un rôle de village-centre.

Toute autre est la physionomie de Zengoaga. En 1963, 14 % des cases de Mom étaient couvertes d'un toit de tôle — indice de la prospérité de leurs occupants —, pas une seule à Zengoaga en 1964 ; en 1975, il y en avait 68 % à Mom, seulement 26 % à Zengoaga. Ce décalage persistant entre les deux villages révèle deux situations radicalement différentes. A Zengoaga le paysage villageois consiste en un mélange de savane et de forêt, milieu limite pour les plantations arbustives de rapport (cacao,

2. UPC : Union des populations camerounaises.

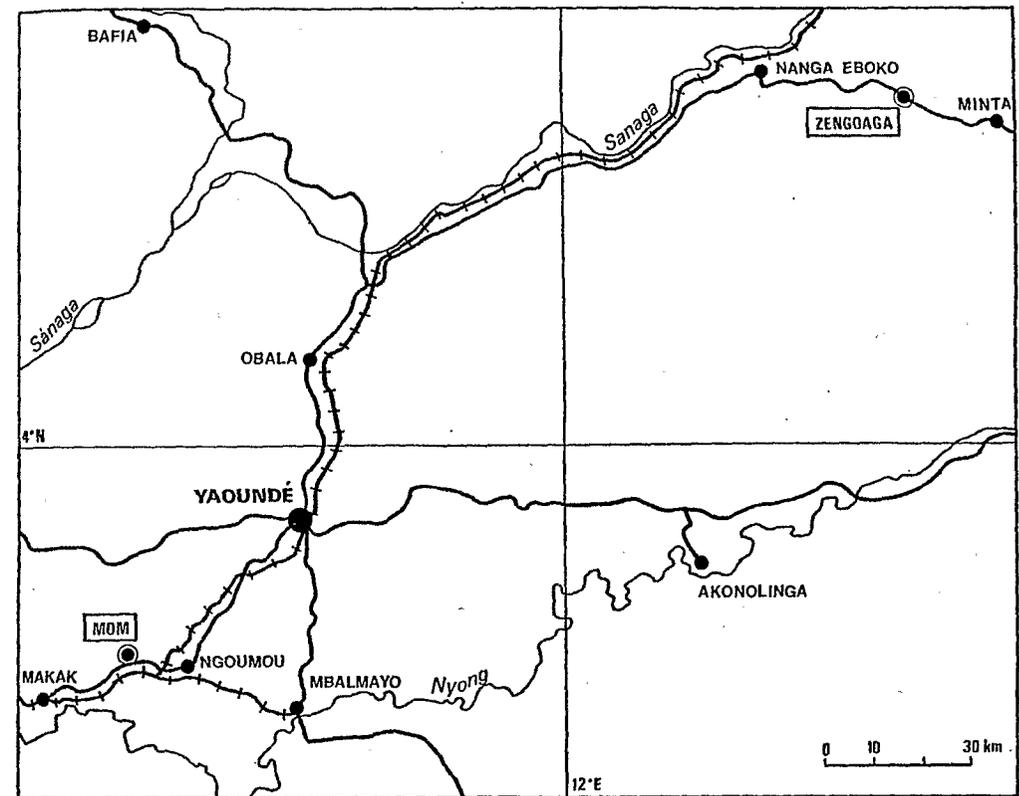


FIG. 1. — Carte de situation de Mom et Zengoaga.

café) largement pratiquées plus au sud. En 1964, on y recensait 225 personnes, toutes installées récemment, car le village n'existe à son emplacement actuel que depuis 1930, date de l'ouverture de la route carrossable qui relie Yaoundé à l'est et au nord du Cameroun. Mais la capitale est à plus de 200 km, Nanga-Eboko, chef-lieu du département, à 40 km de piste et le bourg le plus proche, Minta (1 500 habitants), est distant de 26 km. Certes la grande route du nord, d'ailleurs non goudronnée, est bien fréquentée, mais son trafic présente peu d'intérêt sur le plan local et les villageois n'en tirent guère profit. Le plus souvent les cars venant de l'est ou du nord sont déjà complets lorsqu'ils arrivent à Zengoaga, de sorte qu'il est bien difficile de se rendre à Yaoundé ou à Nanga-Eboko au moment où on le désire. Quant au chemin de fer transcamerounais nouvellement construit, sa halte la plus proche est celle de Nanga-Eboko.

Dans un département peu peuplé, Zengoaga n'est qu'un petit village au bord de la route. Or cette route, facteur premier de son implantation actuelle, au lieu de permettre les échanges et la vie, ne lui a apporté jusqu'à présent que la mort, tant a sévi ici l'exode rural. Les villageois en ont parfaitement conscience : « C'est la route qui nous a tués », disent-ils.

Sans boutique ni bar, Zengoaga se réduit à une société rurale sans ressort, que ravage l'instabilité conjugale. En 1964, J. Tissandier concluait son étude de façon très pessimiste, faisant état d'une dangereuse évolution : détérioration de l'habitat, détérioration du système agricole, détérioration du milieu social et culturel villageois.

Alors que, en 1963, Mom paraissait devoir jouer « un rôle non négligeable dans la vie de relations de tout l'est de l'arrondissement de Makak » [J. Champaud 1970 : 311], en 1964, Zengoaga semblait déjà bien engagé sur la voie du déclin. Où en sont ces deux villages quelque douze années plus tard ? L'enquête de 1975 livre des résultats de prime abord fort surprenants.

L'ÉVOLUTION DE DEUX SITUATIONS DÉMOGRAPHIQUES

Différents par leur contexte économique et social, les deux villages présentaient également, lors de la première étude dont ils furent l'objet, des situations démographiques peu comparables. Certes, dans les deux cas, la composition par sexe désavantageait les hommes, situation que l'on retrouve dans toute la zone rurale camerounaise. Ce déséquilibre apparaissait plus marqué à Mom (taux général de masculinité : 81,9 %, et même 66 % pour la tranche d'âge 20-49 ans) qu'à Zengoaga (84 % et 85 %), signalant ainsi la puissance et l'ancienneté de l'attraction de la ville chez les populations bassa. Mais la principale disparité résidait dans la proportion de jeunes de moins de 15 ans au sein de la population : très faible à Zengoaga, très forte à Mom où elle dépassait non seulement la moyenne [A.-M. Podlewski 1973] de la zone rurale du sud du Cameroun (36 %), mais aussi celle du pays Bassa en général (44 %) (cf. Tabl. 1).

TABLEAU 1

Composition par âge de la population des deux villages lors des premières études (en %)

Groupe d'âge	Zengoaga 1964	Mom 1963
0 à 14 ans	14	47
15 à 59 ans	78	47
60 ans et plus	8	6

L'influence d'une natalité particulièrement basse à Zengoaga doit être à l'origine d'une telle disparité, faiblesse d'ailleurs soulignée par J. Tissandier qui a chiffré la fécondité totale à 2,18 enfants nés vivants par femme de plus de 14 ans, alors que la moyenne est de 4,6 dans le sud. Si l'on divise le nombre d'enfants de moins de 15 ans par le nombre de femmes adultes de plus de 15 ans, on obtient le taux suivant : 43 enfants pour

100 femmes à Zengoaga, contre 206 à Mom. Or il est habituel de considérer que le taux de 130 constitue le minimum nécessaire pour qu'un groupe n'entre pas en récession démographique [G. Sautter 1966, I : 69].

Les situations respectives de ces deux villages apparaissent ainsi dans toute leur opposition. Mais peut-être ne faut-il pas trop se fier aux apparences. On a vu en effet que si Zengoaga était dépourvu d'équipement scolaire, on trouvait en revanche deux écoles primaires à Mom. On pourrait donc légitimement penser que ce village abrite de ce fait une population enfantine venue d'ailleurs, habitant sur place, parfois même sans lien de parenté avec les villageois et qui gonflerait artificiellement l'effectif des jeunes, faisant de Mom un pôle d'attraction.

Les documents de J. Champaud montrent en effet qu'en 1963, 97 des enfants scolarisés à Mom n'en sont pas originaires, soit près de 46 % des écoliers de 5 à 9 ans. Mais il faut aussi remarquer que, pour la plupart (85 %), ces enfants nés hors du village y résident en réalité avec leurs parents venus s'y installer, parfois très récemment. Leur présence ne contribue donc pas à fausser le rapport précédemment calculé. Seuls 10 écoliers de moins de 15 ans sont véritablement immigrés et hébergés au village. Cet effectif est trop faible pour modifier sensiblement la situation démographique ; le rapport précédent — enfants de moins de 15 ans/femmes de plus de 15 ans — s'établit à 198 pour cent au lieu de 206 pour cent ; il demeure, par conséquent, considérablement supérieur à celui de Zengoaga. La disparité démographique constatée entre les deux villages voici une douzaine d'années était donc bien l'effet de taux de natalité très différents.

Et cependant malgré ce handicap, Zengoaga, selon les enquêtes de 1975, a redressé de façon inattendue cette situation : le taux de masculinité y est passé de 84 % à 91 %, alors que celui de Mom, déjà peu favorable, est descendu de 81,9 % à 70,6 %. Mais surtout la proportion des jeunes a plus que doublé, passant de 14 % à 31 %, tandis qu'à Mom elle est tombée de 47 % à 43 % (cf. Tabl. 2).

TABLEAU 2

Composition par âge de la population des deux villages en 1975 (en %)

Groupes d'âge	Zengoaga	Mom
0 à 14 ans	31	43
15 à 59 ans	49	43
60 ans et plus	20	14

L'évolution qui s'est opérée en ce laps de temps relativement court semble avoir été l'inverse de celle que l'on attendait. Zengoaga a non seulement rajeuni sa population mais l'a augmentée, passant de 225 habitants à 285, soit un taux d'accroissement annuel de 2,1 %, légèrement supérieur

à la moyenne du sud du Cameroun (2 %). Au contraire Mom, malgré son apparente vitalité, a perdu une partie de ses jeunes et a légèrement régressé, passant de 649 habitants à 628, soit un taux négatif de 0,3 %. Cette évolution tient du paradoxe si l'on considère le contexte économique et géographique de ces deux communautés. Certes, depuis 1964, les paysans de Zengoaga se sont nettement orientés vers la culture du caféier *robusta*, apparemment plus profitable que celle du cacaoyer. Cette conversion réussie peut avoir rendu confiance aux jeunes et les avoir incités à rester ou même à revenir au village. Il est probable également que, la paix revenue, un certain nombre de familles bassa qui avaient trouvé refuge à Mom ont rejoint leur village d'origine. Cependant, certaines observations interdisent une telle interprétation des choses.

On remarquera d'abord que le redressement démographique de Zengoaga ne concerne que la population infantine qui a augmenté à un rythme moyen annuel de 10 %. Pour le reste, on constate que le groupe d'âge des adultes a diminué selon un taux supérieur à celui de Mom (2,1 % contre 1,2 %) et que celui des vieillards a augmenté à un rythme presque double de celui de Mom (11 % contre 6,6 %). Cette apparente amélioration cache donc en fait un vieillissement de la population encore plus accentué qu'à Mom, malgré un réel accroissement de l'effectif total. Par ailleurs, le taux de masculinité des personnes actives (20 ans à 49 ans) de Zengoaga a baissé de 24 points entre les deux enquêtes (passant de 85 % à 61 %) — ce qui traduit un déséquilibre accru dans la composition de la communauté villageoise —, alors que celui de Mom ne diminuait que de 7 points (passant de 66 % à 59 %).

L'analyse détaillée des résultats et la comparaison des diverses enquêtes vont permettre de comprendre les mécanismes de cette évolution, en apparence curieusement désordonnée, et de l'expliquer.

LES MÉCANISMES DE L'ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE

Le premier point qu'il importe de mettre en relief, pour l'un et l'autre villages, est l'extrême mobilité de la population dont le renouvellement a été considérable entre les deux enquêtes (cf. Fig. 2).

Dans les deux cas, plus de la moitié de la population résidente de 1975 n'était pas présente lors de la première enquête. Le noyau stable d'une enquête à l'autre ne forme que 45,5 % de l'effectif de Zengoaga et 39,5 % de celui de Mom. Tout le reste est constitué d'habitants nouveaux et les deux tiers de ces nouveaux sont des immigrés, un tiers correspondant aux naissances survenues depuis lors.

Ces populations rurales sont donc soumises à une forte mobilité, l'immigration l'emportant à Zengoaga, l'émigration à Mom. Le rôle du mouvement naturel n'est sans doute pas négligeable mais toujours inférieur à celui du mouvement migratoire. Les résultats des enquêtes ne permettent

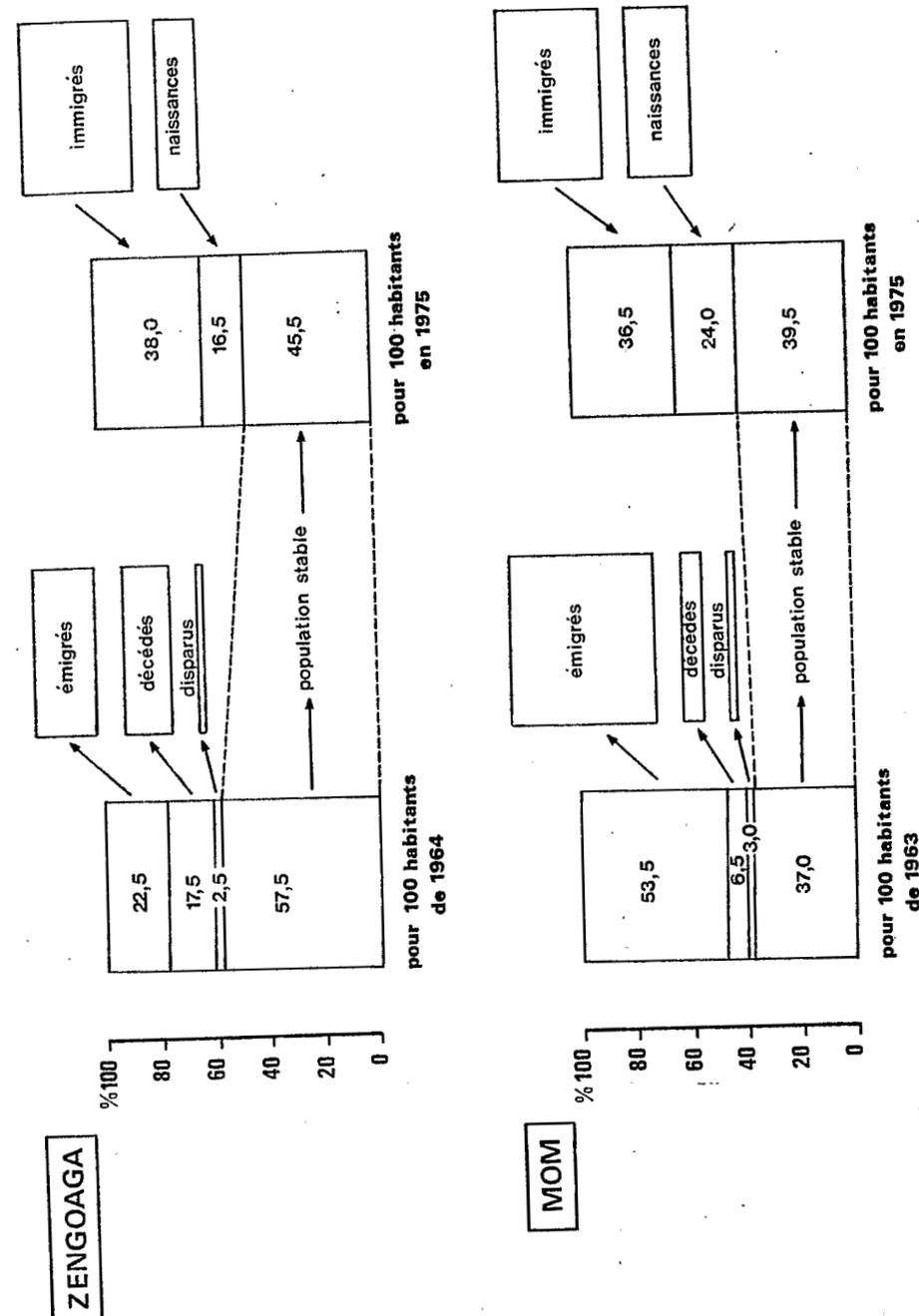


FIG. 2. — Les mécanismes de l'évolution de la population entre 1963-64 et 1975.

pas de calculer des taux de mortalité et de natalité, et ce n'était pas le but recherché. On remarquera seulement que la part des naissances dans le mouvement général de la population est du même ordre pour les deux villages, tandis que celle des décès est curieusement faible à Mom. Ce faible taux de mortalité constaté à Mom doit être mis en rapport avec, d'une part, l'existence d'une catégorie d'habitants, un peu plus importante qu'à Zengoaga, que nous avons appelé « disparus » — c'est-à-dire dont personne n'a pu nous préciser le sort depuis 1963, et parmi lesquels un certain nombre sont vraisemblablement décédés —, d'autre part, la forte proportion de personnes émigrées, plus de la moitié de l'effectif de 1963, parmi lesquelles sont également survenus des décès en nombre inconnu et que l'on ne peut prendre en compte dans le schéma.

Le phénomène le plus frappant reste donc l'ampleur des mouvements migratoires, ampleur étonnante dans ces milieux ruraux. Qui sont donc ces villageois de Mom et de Zengoaga qui vont et viennent ainsi, et pourquoi de tels déplacements ?

Comme toujours dans les villages, l'immigration est à dominante féminine : à Mom, plus de 60 % des non-originares sont de sexe féminin, à Zengoaga 63,5 %, et le déséquilibre est particulièrement marqué pour la tranche d'âge 15 ans à 59 ans (cf. Tabl. 3). Ces déplacements féminins

TABLEAU 3

Répartition des immigrés en 1975 par sexe et par âge

Groupes d'âge	Zengoaga						Mom					
	hommes		femmes		ensemble		hommes		femmes		ensemble	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
0 à 14 ans	23	21,5	16	15,0	39	36,5	39	17,6	46	20,7	85	38,5
15 ans à 59 ans	12	11,2	46	43,0	58	54,2	41	18,4	71	32,0	112	50,4
60 ans et plus	4	3,8	6	5,5	10	9,3	7	3,2	18	8,1	25	11,3
Total	39	36,5	68	63,5	107	100	87	39,2	135	60,8	222	100

correspondent, on s'en doute, à des migrations matrimoniales, car il s'agit de sociétés virilocales. On constate cependant que si la moitié des arrivées féminines de Zengoaga sont bien de ce type, la proportion tombe à 13 % pour Mom, où les motivations de ces mouvements paraissent moins simples : une bonne partie de la population féminine nouvelle (49 %) provient de l'installation de familles étrangères au village ; on décèle ainsi, en 1975, 120 personnes adultes de tout âge venues s'installer avec leurs enfants. Il se trouve que ces immigrés sont, comme toute population rurale, à majorité féminine, résultat conjugué de la surmortalité masculine et du départ des hommes pour la ville. L'immigration que connaît Mom a donc un certain effet rééquilibrant sur la pyramide des âges, car non seulement elle intéresse les deux sexes mais encore, mieux qu'à Zengoaga, elle se



PH. 1. Zengoaga : réunion pour préparer l'enquête (Cliché : André Franqueville).

PH. 2. Zengoaga : l'école (Cliché : A. F.).



répartit entre tous les groupes d'âge. Le calcul des taux d'immigration par sexe et grand groupe d'âge (cf. Tabl. 4) met en évidence les conséquences

TABLEAU 4

Taux d'immigration par sexe et grand groupe d'âge en 1975
(nombre d'immigrés pour 100 personnes de chaque catégorie) (en %)

Groupes d'âge	Zengoaga			Mom		
	hommes	femmes	ensemble	hommes	femmes	ensemble
0 à 14 ans	46	42	44	32	32	32
15 ans à 59 ans	21	55	42	40	43	42
60 ans et plus	13	22	17,5	22,5	34,5	30
ensemble	29	46	38	34	37	36,5

de cette immigration particulière : taux d'immigration masculine et féminine moins disparates qu'à Zengoaga, immigration qui concerne les vieux et les hommes adultes bien plus qu'à Zengoaga. Examinons donc de près cette immigration originale et, puisqu'il s'agit de familles entières, prenons en compte non plus l'individu qui se déplace mais la famille, le « feu ».

En 1963, sur un total de 116 familles, 62 sont des familles qui ont immigré à Mom, soit 53 % ; en 1975, sur un total de 125, 86 familles, soit 69 %, sont immigrées. Il s'agit de familles dont le chef n'est pas né à Mom mais est venu s'y installer soit avant son mariage, soit après, accompagné alors d'une suite parfois nombreuse. Ainsi Jean-Marc N., dont la venue en 1952 a augmenté la population du village de 20 personnes : son épouse, ses huit enfants, sa vieille mère, ses deux beaux-frères avec leurs épouses et cinq enfants. Les pourcentages précédents pourraient donner à croire que le mouvement d'immigration est plus important si l'on considère l'unité familiale plutôt que l'individu ; en réalité, nombre de chefs de famille sont des femmes venues se marier à Mom et qui y sont restées, souvent seules, après le décès de leur mari. Plus rares sont les femmes présentes pour une autre raison : quelques-unes, veuves ou divorcées, ont préféré vivre ici auprès d'un membre de leur famille et quitter le village de leur mari ; d'autres se trouvent de fait chefs de famille parce que leur mari travaille en ville et leur a laissé la garde des enfants et des champs.

Beaucoup plus significatifs sont les mouvements d'immigration familiale dirigés par des hommes. En 1975 on dénombre 38 unités familiales de ce type, contre 37 en 1963. Mais il ne faut pas se fier à la constance du nombre : 10 des 37 familles de 1963 étaient déjà parties en 1975, femmes et enfants compris. C'est donc plutôt d'instabilité qu'il s'agit. A l'origine de cette ondulante turbulence démographique se trouvent plusieurs causes. L'une est d'ordre historique, et J. Champaud l'a bien relevée dans son étude : l'histoire déjà ancienne, celle de laurbation du chemin de fer et de la route, a favorisé des migrations des années 20 auxquelles se rajoutent des migrations plus récentes des regroupements, volontaires ou

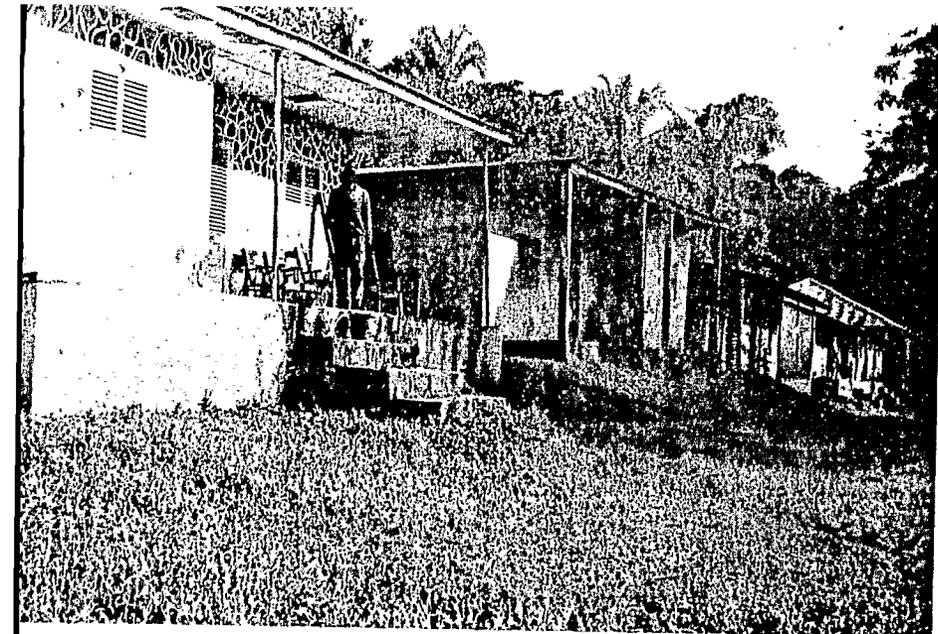


Fig. 3. Mom : la concession du chef de village (Cliché : A. F.).

Fig. 4. Mom : un pressoir à huile, investissement onéreux mais rentable (Cliché : A. F.).



non, liés aux troubles qui ont précédé l'Indépendance. Ces causes n'ont cependant motivé que 17 % des immigrations relevées en 1975. Dans la moitié des cas, le motif du déplacement était d'ordre professionnel, et l'on touche là un type presque urbain de migration, lié au rôle de bourg joué par Mom : ce sont des artisans et des commerçants qui sont venus tenter fortune ici. Sur les 12 hommes qui, en 1975, tiennent une boutique ou un bar, exercent une activité de menuisier, de maçon, de mécanicien-horloger ou de tailleur, 6 sont étrangers au village. Il faut y ajouter 16 chefs de famille que les équipements dont le village dispose ont fixés à Mom : enseignants de l'une ou de l'autre école, employés au chemin de fer affectés à la gare de Mom, ministres du culte, presbytériens ou catholiques.

Mais la présence de ces équipements vient aussi augmenter le pouvoir attractif de Mom. L'école, la gare, la route présentent un intérêt suffisant pour justifier une immigration : personnes âgées qui se sentent trop isolées dans leur village de brousse (ainsi Jean-Marcel T., né vers 1915 et venu de Bakoukoué en 1968), cueilleurs de vin de palme ou fabricants d'huile auxquels le train permet de commercialiser leur production en ville, pères de famille soucieux d'assurer à leurs enfants une scolarité suivie. Confirmant son rôle de village-centre et semblable en cela aux petites sous-préfectures proches de la capitale, Mom attire également des fonctionnaires à la retraite (8 en 1975), même étrangers au village, qui, sensibles aux avantages de la campagne paisible dont on peut jouir ici, sans renoncer cependant aux commodités de la ville aisément accessible, s'y bâtissent une coquette maison. Mom attire enfin une catégorie d'immigrants que l'on trouve souvent dans les villages, mais dont l'importance est réduite — il s'agit d'agriculteurs qui viennent soit rejoindre un membre de leur famille ou un ami rencontré en ville, soit cultiver un terrain familial. Ainsi Guillaume B., né dans un village proche, Song Ntap, après avoir parcouru pendant seize ans le Cameroun et quelques pays voisins, est venu s'installer en 1966 sur la concession que son père possédait autrefois à Mom, hébergeant sa grand-mère, sa tante paternelle et sa petite-nièce.

Examinée sur le plan de la famille, cette immigration, qui concerne plus du tiers de la population du village, présente à la fois un aspect quasi urbain lié au pouvoir attractif des équipements, et des caractéristiques purement rurales : dominante féminine, caractère familial. Cette conjonction explique le visage particulier qu'elle présente à Mom.

La situation à Zengoaga, telle qu'elle ressort du Tableau 4, paraît sensiblement différente. D'une part, parmi les adultes, ce sont essentiellement des femmes qui ont immigré ; d'autre part les enfants, garçons et filles, participent au mouvement beaucoup plus qu'à Mom, tandis que les personnes âgées y sont moins bien représentées. Ici l'arrivée n'est pas celle de plusieurs membres d'une même famille et le mouvement n'a plus d'effet rééquilibrant sur la pyramide des âges, au contraire. On ne compte, depuis 1964, qu'une seule famille nouvelle sur les 70 recensées : celle d'un homme veuf venu avec sa sœur d'un village voisin, Mfomalén, à la suite d'une mésentente avec son père. Les quelques autres arrivées d'hommes

adultes (9 au total depuis 1964) correspondent à des retours au village après émigration, « pour ne pas devenir vieux loin du pays ». L'immigration féminine adulte résulte pour les trois quarts, selon un processus habituel, de mariages intervenus depuis 1964.

Beaucoup moins habituelle est la forte immigration constatée chez les enfants des deux sexes et dont le taux est supérieur à celui des autres groupes d'âge. Mais on remarque que sur les 38 enfants de moins de 15 ans nouvellement arrivés, 5 seulement demeurent chez leurs parents, revenus avec eux au village d'origine. Tous les autres sont des enfants hébergés. À l'exception de 7 d'entre eux qui ne sont pas d'âge scolaire, ils fréquentent tous l'école officielle du hameau Ebeng dépendant de Zengoaga et c'est là la raison de leur présence. Depuis 1964 en effet, le village a été doté d'une école, d'abord à cycle incomplet, puis complet, ce qui explique cet afflux récent d'enfants. Ce ne sont pas, dans la majorité des cas, des inconnus au village. La plupart (20 sur 37) logent chez un oncle ou un grand-oncle, 5 seulement n'ont pas de lien de parenté avec leur hôte. Dans les autres cas, il s'agit d'un petit-fils, d'un cousin, d'un frère ou d'un demi-frère de l'épouse du chef de famille. Quand on compare la situation actuelle avec celle décrite par J. Tissandier, on comprend combien l'implantation d'une école, d'apparence pourtant bien misérable (cf. Ph. 2), a modifié les choses : on ne comptait alors que 2 neveux hébergés, tandis que 10 enfants du village étaient scolarisés à Nanga-Eboko, 2 à Minta et 1 à Ndo. L'école a puissamment contribué à élargir la base de la pyramide des âges, retenant les enfants de Zengoaga et, plus encore, en attirant d'autres. Mais ce rajeunissement ne doit pas faire illusion. Sur les 94 jeunes de moins de 20 ans présents en 1975, 51 quitteront le village à la fin de leur scolarité et ne contribueront en rien à son dynamisme.

L'analyse de l'immigration à Mom et à Zengoaga a donc permis de constater que, derrière des pourcentages presque identiques, les deux populations se trouvent en réalité impliquées dans des mouvements de type bien différent. En revanche, en ce qui concerne l'émigration, la disparité entre les deux villages apparaît cette fois d'emblée : à Mom, elle touche plus de la moitié de la population (53,5 %) depuis 1963, à Zengoaga, moins du quart (22,5 %).

Qui sont les absents de Zengoaga ? Si l'on ne tient pas compte des 6 personnes dont le sort depuis 1964 n'a pu être précisé (5 hommes et 1 femme), on dénombre 50 émigrés dont 37 (75 %) de sexe féminin. Or si moins d'un tiers des femmes qui ont quitté Zengoaga l'ont fait pour suivre leur mari en d'autres lieux, ce qui est banal, on constate, phénomène plus curieux, que c'est la rupture d'unions conjugales qui est à l'origine du plus grand nombre des départs féminins (41 %) : femmes divorcées, séparées, ou, selon l'expression locale, « femmes évadées ». J. Tissandier avait déjà signalé cette étonnante instabilité conjugale. Sur 62 hommes non-célibataires, 21, soit un tiers, ont divorcé au moins une fois, tandis que sur 48 femmes mariées au village, 19, soit les deux cinquièmes, avaient déjà contracté un précédent mariage achevé par une rupture. J. Tissandier

avait même relevé en 1964 des proportions plus fortes : « 56 % des femmes de plus de 14 ans ont fait plusieurs mariages ; 16 % en ont fait trois ou plus. » Il est difficile, bien entendu, d'élucider les raisons de cette instabilité. Celles qui sont invoquées par les intéressées relèvent autant de problèmes de la vie conjugale — « Mon mari me battait », « Mon mari aimait d'autres femmes » — que de problèmes coutumiers — « Mon père est venu me chercher parce que la dot n'était pas payée ». Il n'en reste pas moins que cette instabilité est beaucoup plus forte qu'à Mom où moins de 5 % des cas d'émigration féminine sont dus à des séparations, où seulement 13 % des hommes et 15 % des femmes ont déjà divorcé. Conscients de cette situation, les habitants de Zengoaga estiment que l'instabilité conjugale explique le petit nombre des naissances : les femmes qui consentent enfin à rester chez eux se sont déjà beaucoup trop « promenées » ou sont trop âgées.

Entre 20 et 44 ans, les hommes absents du village sont plus nombreux que les présents. Mais on constate que depuis 1964, 13 seulement ont émigré, ce qui s'explique par le fait que ceux qui étaient capables d'émigrer sont partis depuis longtemps (42 % d'hommes absents, selon les chiffres de J. Tissandier, en 1964) et que les jeunes hommes en âge de partir (entre 10 et 20 ans) étaient peu nombreux au village : 12 en 1964 ; depuis, 2 sont décédés, 5 sont partis. D'une façon générale, les émigrés se sont dirigés surtout vers Nanga-Eboko, dans une moindre mesure vers Yaoundé, une minorité enfin vers d'autres petites villes. Remarquons encore à ce propos que sur 16 hommes signalés absents en 1964, 11 l'étaient toujours en 1975 ; 5 des jeunes qui avaient quitté Zengoaga pour fréquenter l'école étaient de retour au village.

A Zengoaga, l'émigration se rattache donc, en ce qui concerne les hommes, à un type d'exode rural très commun : 31 % des hommes sont absents, proportion identique à celle relevée ailleurs dans le sud du Cameroun [A. Franqueville 1972]. L'émigration féminine par son ampleur et par ses causes serait un phénomène plus original.

A Mom en revanche, l'émigration atteint des proportions considérables. En 1975 plus de la moitié de la population de 1963 est partie : on compte presque autant de partants masculins (48 %) que féminins (52 %), et la composition par groupe d'âge des émigrés est à peu près la même pour les deux sexes. Certes il existe bien, comme partout, une émigration matrimoniale, mais elle ne représente que le quart des départs féminins et, on l'a vu, les départs consécutifs à une rupture du mariage sont assez rares. L'explication de cette structure de l'émigration réside dans le fait que, à l'image de l'immigration, l'émigration prend à Mom un caractère familial. Ainsi, parmi les émigrés qui avaient entre 10 et 20 ans en 1963, un tiers seulement sont partis seuls (pour faire leurs études à Yaoundé, Makak, Eséka ou Libamba) ; les autres ont quitté le village avec leurs parents. Les raisons de cette curieuse manie du déménagement dont paraît atteinte la population de Mom sont-elles semblables à celles qui expliquent l'immigration ?

Si l'on prend à nouveau l'analyse au niveau du groupe familial (qui comprend souvent ascendants et collatéraux), il apparaît que plus de la moitié des départs (52 %) se sont effectués en famille. Ainsi 32 familles, comptant parfois jusqu'à 20 personnes, ont quitté le village depuis 1963. Mais pour 78 % des unités familiales émigrées, le chef de famille n'était pas originaire de Mom. Faute de pouvoir rejoindre les intéressés pour leur demander la raison de leur départ, cette observation va permettre d'en éclaircir quelque peu la nature. Pourquoi tant d'« étrangers » parmi les partants ?

Le tiers de ces mouvements familiaux sont le fait de femmes, veuves ou divorcées, qui, accompagnées de leurs enfants, vont rejoindre un fils ou une fille habitant Yaoundé, Douala ou Makak. Dans la plupart des cas, ces femmes ne sont pas nées au village. Les autres départs ont lieu, à égalité, soit parce que des hommes ayant trouvé un travail salarié en ville la famille peut désormais les rejoindre, seconde étape de l'exode rural ; soit parce que des commerçants ou artisans étrangers au village vont tenter la chance ailleurs, le plus souvent en ville cette fois. Restent enfin cinq situations particulières : trois familles dont le chef, exerçant une profession salariée à Mom (enseignement, église, chemin de fer), a été muté ; deux familles reparties pour leur village d'origine (Bakoukoué) quitté durant les troubles des années 1955-1960.

Ces observations ne rendent cependant pas entièrement compte de l'ampleur de l'émigration à Mom. On comprend certes le mouvement des commerçants et des artisans. Ce petit bourg a pu leur servir de tremplin, d'où ils se sont dirigés vers les villes : Douala, Yaoundé, Makak, Garoua. Mais pourquoi n'a-t-on pas trouvé à Zengoaga de semblables déplacements de femmes veuves accompagnées de leurs enfants ? De ce point de vue, la composition des deux communautés villageoises est très différente : à Mom, sur 100 chefs de famille, 40 sont des femmes, et 2 seulement sur 70 à Zengoaga. A Mom, 8 fois sur 10 ces femmes sont veuves. La différence avec Zengoaga réside dans cette proportion considérable de veuves, qui sont à l'origine d'une bonne part des mouvements migratoires.

Sans doute peut-on penser que la rébellion upéciste et sa répression sont responsables de ces veuvages plus nombreux qu'ailleurs, en pays Bassa comme en pays Bamileké. Mais dans les sociétés de ce type la veuve est habituellement prise en charge par un membre de la famille de son mari (le plus souvent un frère), faisant en quelque sorte partie avec ses enfants de l'héritage de celui-ci. Au lieu de former une unité autonome comme ici, elle s'intègre normalement dans une autre unité familiale. Serions-nous donc en présence d'une coutume spécialement intéressante ?

qu'elles fuyaient, pour diverses raisons, le village de celui-ci, d'autres parce qu'elles connaissaient quelqu'un à Mom, d'autres encore parce qu'elles se trouvaient trop isolées en brousse, et par ce biais réapparaît le rôle de village-centre joué par Mom. Ce mouvement vers Mom continue aujourd'hui puisque 38 % des veuves recensées en 1975 n'étaient pas encore présentes en 1963. Il convient en second lieu d'observer que — et là encore la position centrale de Mom n'est pas étrangère au phénomène — beaucoup d'émigrés qui vivent en ville, parfois originaires non de Mom mais d'un village proche, s'y font bâtir, on l'a vu, une maison en prévision de leur retraite. Une fois construite, cette maison des rêves sera occupée et entretenue par un membre de leur famille, souvent leur mère quand elle est veuve, avec leurs jeunes frères et sœurs. Ainsi, sans rejeter une possible explication sociologique, on constate comment la fonction de village-centre peut contribuer à modifier de façon inattendue la composition de la population résidente et déterminer des mouvements migratoires assez particuliers.

*

L'évolution de la population de ces deux villages suggère des réflexions d'ordre varié. La première sera l'intérêt qu'il y aurait à mener de telles recherches continues dans le temps. Cette démarche devrait être tentée chaque fois que possible, car elle s'avère porteuse d'une grande puissance explicative. La seule comparaison des résultats globaux des recensements aurait été, en effet, moins fructueuse et aurait même pu conduire à des interprétations erronées sur le sens de l'évolution des populations étudiées : la croissance de Zengoaga est artificielle, la stagnation de Mom va de pair avec une étonnante mobilité de la population à laquelle la persistance d'un certain rayonnement local n'est pas étrangère.

On a constaté également que les équipements sociaux dont dispose un village exercent une influence considérable, non pas sur le dynamisme mais plutôt sur la structure de sa population. Et c'est bien l'une des explications de ce paradoxe que ces mouvements migratoires en milieu rural, plus intenses qu'on ne le pense généralement, n'engendrent pas un brassage d'idées et d'expériences propice à l'innovation. La vie rurale reste la même, et ceux — rares et souvent étrangers — parmi les villageois qui profitent des possibilités d'échange offertes localement, quittent rapidement la place pour chercher mieux ailleurs. D'autres les remplacent qui les imiteront.

Le village, même le village-centre, est dans l'incapacité d'évoluer, de prendre son essor économique et démographique. A Mom, les choses restent ce qu'elles étaient voici douze ans, sans plus. Le village, pourtant bien équipé, ne retient personne sinon des retraités, des veuves et des écoliers, tant est puissant l'appel de la ville. Tout au plus peut-on constater que l'émigré y revient plus volontiers après avoir passé sa vie active en milieu urbain. S'il est vrai que l'implantation d'équipements sociaux maintient

dans les villages certaines catégories de population (mais surtout des inactifs), facilite la vie des habitants et en attire quelques autres de façon très sélective, elle ne résout en rien leur problème majeur, leur état de dépendance vis-à-vis de la ville quand il s'agit de trouver un emploi rémunéré.

Considérées de ce point de vue, les différences relevées entre Mom et Zengoaga sont superficielles ou même accidentelles. Les deux villages se trouvent placés dans la même situation, qui est celle de l'ensemble du monde rural dans le Sud camerounais, une situation de satellite gravitant autour de Douala ou de Yaoundé, car dans le contexte moderne la promotion sociale n'a plus d'autre voie que la ville.

BIBLIOGRAPHIE

CHAMPAUD, J.

- 1970 « Mom (Cameroun) ou le refus de l'agriculture de plantation », in « Terroirs africains et malgaches », *Études rurales*, janv.-sept., 37-38-39 : 299-311.
1973 « Mom, terroir bassa », *Atlas des structures agraires au sud du Sahara*. Paris-La Haye, Mouton & ORSTOM, 9, 59 p., 7 cartes h.-t.

FRANQUEVILLE, A.

- 1972 « L'émigration rurale dans le département de la Léké (Cameroun) », *Cahiers ORSTOM*, sér. Sciences humaines, X (2-3) : 151-193.

PODLEWSKI, A. M.

- 1973 *Commentaire des planches démographiques de l'Atlas du Cameroun*. Paris, ORSTOM, 10 p.

SAUTTER, G.

- 1966 *De l'Atlantique au fleuve Congo*. Paris-La Haye, Mouton, 1 102 p.

TISSANDIER, J.

- 1969 « Zengoaga, étude d'un village camerounais et de son terroir au contact forêt-savane », *Atlas des structures agraires au sud du Sahara*. Paris-La Haye, Mouton & ORSTOM, 3, 88 p., 5 cartes h.-t.